

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 43 (1905)
Heft: 33

Artikel: Une leçon
Autor: R.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-202562>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 11.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGEL
Grand-Chêne, 11, La Chaux-de-Fonds.

Montreux, Ger 1^{re}, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50 ; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements d'ent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Une leçon.

C***, le 18 août 1905.

Mon cher Conteur,

Mais, que te prend-il donc ? Est-ce bien toi qui, dans ton dernier numéro, a pu prononcer l'oraison funèbre de notre vieux patois et, parlant de notre vie vaudoise, écrire cette phrase inimaginable : «... Il semble que nous revivions quelques minutes d'une vie que nous sentons nous échapper chaque jour et que nous ne savons, ni ne pouvons plus retenir. »

Non, vrai, est-ce toi, conteur vaudois, qui a pu écrire de telles choses ? Mais, songes-tu bien, mon cher vieux Conteur, que c'est prononcer aussi ta propre oraison funèbre que de parler de la sorte. Le patois mort, disparus, tous les traits caractéristiques de notre esprit vaudois — dont tu es, depuis plus de quarante ans, le fidèle et infatigable interprète — ta mission serait terminée ; tu n'aurais plus qu'à nous tirer ta révérence.

Fort heureusement, nous n'en sommes point encore là. Jamais l'esprit vaudois ne fut plus florissant.

Que fais-tu donc des manifestations grandioses auxquelles ont donné lieu les fêtes du centenaire ? Que fais-tu de cette Fête des Vignerons qui vient de se célébrer avec plus d'éclat que jamais ? Et, dans cette magnifique floraison, le canton de Vaud, pour la première fois, s'est entièrement suffi à lui-même. Doret, les Morax, Jacques-Dalcroze, Warnery, Dénéreaz, tous des Vaudois ! Seuls, un régisseur et un maître de ballet ont dû être empruntés à l'étranger. Et qui nous dit qu'une prochaine fois nous ne puissions trouver aussi chez nous ces deux auxiliaires indispensables. Il ne faut pas désespérer de l'avenir. Ces « bons Vaudois », dont on s'amuse tant au fin bout du lac, ont des ressources insoupçonnées. Agés d'un siècle à peine, ils ont bien vite regagné le temps perdu et marchent aujourd'hui de pair avec les autres peuples. Ils ne leur envient rien.

On nous reproche de n'avoir pas d'histoire ! Et bien quoi ! D'abord c'est un excellent certificat de félicité. Et puis, nous la faisons notre histoire ; tu verras si nos neveux diront encore que nous n'en avons pas. Quand bien même elle n'a pas été écrite avec le sang, en a-t-elle moins de valeur ? Le Festival vaudois, de 1903, et la Fête des Vignerons ont éloquentement prouvé qu'il n'est pas besoin d'un grand déploiement de canons, de halberdes, de mousquets, de champs de batailles jonchés de blessés et de cadavres, pour inspirer le poète, le musicien, le peintre, et pour donner à un peuple et à ses invités un spectacle émouvant et artistique. Il s'est splendidement développé, le germe contenu dans la vieille et naïve chanson du doyen Curtat, par laquelle nos pères exprimaient leur attachement profond au beau pays où nous vivons :

Chantons notre aimable patrie,
Chantons cette terre chérie,
Et son beau lac et son tableau de vie,
Chantons tous le canton de Vaud,
Si beau !

Il y a des peuples faits pour se battre et dont une trace de sang marque le chemin. Nous sommes un peuple fait pour chanter, et ce sont des chansons qui dénoncent notre passage dans le domaine de l'histoire.

Chantons donc, et toi, mon vieux Conteur, mets-toi bien vite à l'unisson et laisse-moi le contrarius. Moins que personne, tu n'as le droit de désespérer des Vaudois.

Voilà ce que j'avais à te dire. Tu ne m'en veux pas ?

Toujours à toi,

R.

Rassurez-vous, Monsieur R***, le Conteur ne désespère pas des Vaudois et ne songe nullement à lâcher la partie. Tant qu'il pourra compter sur l'appui indispensable de ses lecteurs, il s'efforcera de défendre, dans la mesure de ses modestes ressources, tout ce qui touche à la vie intime de notre cher canton de Vaud. Quarante-trois ans d'existence créent des obligations et des devoirs dont on ne s'affranchit point à la légère.

En tout cas, le Conteur vous est sincèrement reconnaissant de la sympathie que vous voulez bien lui témoigner.

Une opinion.

On nous écrit :

Entendu lundi dernier à Vevey, à l'issue de la représentation de la Fête des Vignerons, de la bouche d'un paysan du Gros-de-Vaud qu'une de ses connaissances s'étonnait de rencontrer en telles circonstances :

— Eh bien ! c'est la faute à mon neveu qui a vu la première représentation de vendredi. Je lui ai demandé ce qu'il en pensait ; il m'a répondu :

« Vas-y voir ! »

— Et maintenant qu'en dites-vous ?

— Eh bien ! à tous ceux qui me demanderont ça je leur répondrai à présent : « Allez-y voir ! »

Etrange ! — On lit sur le portail d'une villa de nos environs ; le nom *Ben-Venuta* et, droit au-dessous, une pancarte : *Gare aux chiens !*

Les cousins de Vevey.

A Vevey, l'avant-dernier jour de la Fête des Vignerons. Deux paysannes, une vieille et une jeune, plantées au milieu de la rue du Lac, sans souci de la foule dont elles gênent le va-et-vient, considèrent attentivement la façade vieillote d'une maison où flottent des bannières de cotonnade, aux couleurs de la ville, or et azur.

— Je m'étonne si c'est bien là ? fait la plus âgée de ces femmes. Je ne vois pas la petite boutique d'épicerie.

— Ça pu changer depuis huitante-neuf... Dis, mama, il nous faut demander à la dame qui est sur le pas de porte de ce beau magasin... Il n'y a pas moyen qu'elle ne connaisse pas le cousin Edouard.

— Si on veut...

Elles fendent avec peine le flot des passants et abordent la dame du magasin.

— Bien le bonjour, madame ; pourriez-vous

nous dire, demande la mère, si c'est bien dans cette maison que reste monsieur Edouard Genton, celui qui a marié une Gilliéron de Ser-vion ?

— Parfaitement, au troisième

— Je vous remercie mille fois, madame...

On n'était pas sûr, parce qu'on n'est pas venu à Vevey depuis la dernière Fête des Vignerons... La femme à Edouard Genton, c'est ma cousine germaine ; sa mère était la sœur de mon père... Est-ce que sa belle-mère vit encore ?

— Je crois bien, et toujours aussi droite que moi, malgré ses nonante ans !

— Eh ! mon Dieu, quelle belle santé ! C'est sa gaité qui la conserve ainsi ! Les deuils et les malheurs ne lui ont rien pu, elle a toujours été une vive-la-joie.

— Et sa petite-fille est son portrait vivant, en chair et en esprit. C'est elle qui mène la barque, là haut, pendant la fête, la calme M^{me} Genton étant un peu désorientée dans ce remue-ménage.

— Oui, ma cousine n'a jamais beaucoup aimé ce trafic d'abbaye, ces déesses, ce Batiu, ces fauves et ces bacchantes à moitié déshabillés. C'est une personne casanière, comme moi...

— Une femme pleine de bon sens.

— Bien sûr ; sans cela, elle ne serait pas une Gilliéron.

— Mama, chuchoté la jeune paysanne en donnant un coup de coude à sa mère, il nous faut monter ;... on retient cette dame.

La mère et la fille pénètrent dans la maison et s'engagent sur la rampe, où montent et descendent un tas de gens, hommes, femmes et enfants, servantes affairées, figurants et figurantes, qui emplissent les corridors d'un bourdonnement de fête. Arrivées au troisième, elles tombent sur une tablée débordant de l'appartement dans la cage de l'escalier. Une bonne odeur de choux et de jambon vient de là, pêle-mêle avec le cliquetis des verres et des écuelles, les rires, les fragments de chansons.

— Quand je disais que les cousines de Ferlens ne nous boudaient plus ! s'écrie une belle jeune femme aux yeux rieurs, qui, les mains tendues, va au-devant des deux campagnardes... Dépêchez-vous de vous asseoir là, à côté de grand'mère... Allons, allons, pas de compliments, si non je ne réponds pas de vos places... Maman ? Elle va bien, merci ; vous l'embrasserez tout à l'heure, à la cuisine, où elle prépare une brantée de café au lait... Papa ? toujours solide comme un chêne. Il viendra vous serrer la main en revenant de la cave... Quant à mon mari, on ne le voit plus depuis qu'il est dans les Suisses ; il doit avoir un lit à la cantine... Les enfants, vous les verrez demain, à la représentation ; ils figurent dans la suite de Palès... Maintenant, je vous laisse pour voir où vous pourrez passer la nuit.

— Vous estuerez ce dérangement, cousine, on ne savait pas que vous aviez si tellement de monde.

— Ce n'est rien, ce n'est rien. Chacune aura